

au père; nous ne laisserons pas s'éloigner de nous ce jeune homme qui nous est si cher. Nous verserons nos deux mille francs pour lui, et tout sera dit. »

Hélas ! le sort, qui venait de frapper le pauvre Pierre, lui réservait des coups plus funestes. Je recevais, quelques jours après, de mon frère, négociant à Bordeaux, une lettre qui m'annonçait une catastrophe complète dans ses affaires ; son honneur était perdu si l'on ne réunissait tout l'argent nécessaire pour faire face aux demandes de ses créanciers. Il me suppliait de venir à son secours. Vous savez combien j'aime mon frère, le plus loyal, le meilleur des hommes, et dont le malheur était dû à des circonstances indépendantes de son activité et de sa surveillance.

Je ne pouvais hésiter à lui offrir tout ce que j'avais de disponible en portefeuille et en argent. Mais alors il ne me restait rien pour Pierre. Qu'allaient-ils devenir, lui et Jeannette? Combien je gémissais de la pauvreté où j'étais réduit !

Pour comble d'infortune, des bruits de guerre se répandent subitement. Le prix des hommes acquiert immédiatement une hausse énorme. La vente de tous les animaux de la ferme de Joly et de celle d'André ne suffirait pas pour racheter le conscrit. Et puis serait-il sage d'ailleurs de ruiner les deux maisons pour l'empêcher de servir quelque temps le pays? Il fallait donc qu'il devînt soldat.

Mais quelle douleur ! quelle désolation ! Les deux fiancés versaient des larmes amères. Cette infortune n'allait-elle pas avoir sur l'esprit de la pauvre enfant, à peine guérie, les plus redoutables résultats ?

J'étais navré de tant de choses déplorables. Dans ma famille, dans celles de ces braves gens, tout était triste et sombre.

Pierre reçut l'ordre de rejoindre son corps. La séparation